

6 septembre 1870

Village de Marson, situé non loin de Saumur en Anjou

Un torrent se déversa dans la bouche de Louis Tessier. Il fixa l'horizon, impassible. Sa langue claqua comme les pales d'un moulin ; ses joues firent danser le nectar et expédièrent la lampée frémissante au fond de la gorge. Le goûteur resta immobile, comme pour mieux apprécier l'étonnante sensation que lui procurait ce breuvage, une impression fulgurante. Cette saveur n'avait rien de comparable avec celles qu'il connaissait. C'était une boisson nouvelle, pétillante, rouge rubis et aussi douce qu'un berlingot. Un sourire satisfait égaya alors sa figure ; Louis Tessier leva son verre et profita du rayon de soleil que les nuages d'un blanc immaculé laissaient filtrer. Le cristal miroita, révélant le contenu. Derrière ses binocles, le trentenaire fronça le sourcil, fouilla le liquide de son œil d'expert et se sentit définitivement conquis.

— Il est parfait !

Debout, au milieu des vignes, il demeura un instant silencieux. Deux hommes se tenaient à ses côtés. Le plus âgé l'observait, les bras croisés, tandis que l'autre, plus jeune, se lissait la moustache. Louis leur demanda :

— Alors, qu'en disent mon maître de chai et son adjoint ?

— C'est bien se donner du mal pour rien, maugréa le plus vieux en reposant son verre sur le tonneau.

— Un rouge avec des bulles, ironisa le plus jeune, on aura tout vu !

Mais Louis Tessier, précurseur dans l'âme, était rompu aux scepticismes de ceux qui l'entouraient. Il pensa alors qu'il conviendrait de les convaincre en d'autres circonstances... Le pied du baccarat toujours serré entre le pouce et l'index, l'œnologue affichait sa bonne humeur. Il présentait qu'un heureux événement marquerait cette journée. Il alterna son regard sur les deux hommes et feignit de s'emporter :

— Eh bien, voilà le père et le fils contre moi !

Les trois buveurs tournaient le dos à un joyau d'architecture. Campé sur les hauteurs d'un coteau, le château de Marson rayonnait au milieu de son écrin de verdure. L'enceinte était bordée de douves asséchées et la demeure avait perdu de son austérité d'antan. La crasse des écoulements pluvieux n'y était plus. La pierre de tuffeau avait connu le rafraîchissement des mains calleuses d'un maître maçon ; les moulures d'ornement ouvragées par les meilleurs compagnons égayaient les contours de la porte à double battant. En retrait de la belle bâtisse, flanquée sur son pan ouest, une dépendance récente présentait sa porte cochère grande ouverte. Sur le chemin qui y menait, des attelages chargés de raisin ou de tonneaux entraient et sortaient. Cet édifice moderne servait de lieu d'embouteillage et de stockage. Il était placé sous l'autorité du maître de chai : Paul Bontemps, père de Joseph.

Le bonhomme d'une soixantaine d'années grimaça en fourrant les mains dans ses poches. Il grommela :

— Enfin, Louis, un vin rouge avec des bulles ! Et sucré, en plus !

— Ce n'est pas un vin ! soupira son fils. Qui va apprécier une farce pareille ?

— Je lui donnerai le nom de ma femme, se plut à rêver Louis. Son nom de jeune fille... Nous l'appellerons : « cuvée Spencer ». Un cadeau qui lui fera plaisir pour ses vingt-cinq ans ! Vous verrez, mes amis... Ce vin est *le* vin que toutes les

dames de France vont adorer ! Ce n'est pas une boisson pour des rustres comme vous ! ajouta-t-il en riant.

Autour d'eux, la prospérité et la rigueur de la famille Tessier se remarquaient partout où le regard se posait, jusqu'aux pieds des ceps dont l'alignement impeccable s'étendait à perte de vue. L'ensemble était admirable. En cette matinée où l'été s'étirait, vigneron et vigneronnes de tous âges s'activaient dans les rangs. Des petites de seize ans glissaient leurs mains agiles sous les feuilles de vigne et leurs doigts fluets s'emparaient des plus belles grappes. Des hommes en bras de chemise et au dos puissant circulaient la hotte sur les épaules. Au bout des allées, une charrette tirée par un cheval accueillait les porteurs.

Parmi cette quarantaine de besogneux résonnaient des chants à la gloire du faiseur de miracles : saint Fiacre. On sifflotait, on riait. Car la tâche, aussi ardue fût-elle, rendait contagieuse cette jovialité qui gagnait le cœur de chacun, le temps des vendanges.

Comme les grandes maisons de vin du Saumurois, la maison Tessier de Marson venait de commencer sa récolte. On s'accordait à dire qu'elle serait la plus belle qu'elle eût connue. Sur ce point-là, au moins, les trois amis étaient d'accord.

Alors que les palabres menaient bon train au pied du château, tout laissait à penser que ce petit village situé à une heure de cheval de la sous-préfecture de Saumur était aussi paisible que l'Empire de France. Mais la guerre que menait Napoléon III aux armées des princes de Prusse et de Saxe venait de prendre un tournant décisif.

Louis Tessier, futur héritier du domaine, allait sous peu savourer un événement qu'il attendait depuis bien longtemps. Il fixa la bouteille posée sur le tonneau faisant office de guéridon et remarqua qu'elle ne portait ni étiquette ni collerette. Elle était nue, comme un jour de naissance. Une voix de jeune fille le fit sortir de cette pensée prémonitoire :

— Monsieur Tessier ! Monsieur Tessier !

Jeannette, la petite domestique aux pommettes rosées, courait vers lui, le jupon relevé.

— Monsieur Tessier ! Monsieur Tessier !

Les trois hommes se crispèrent et Louis retint sa respiration.

— Seigneur, souffla Paul.

— Alors ? pressa Louis.

Les vigneronnes et les vigneronnes s'arrêtèrent de travailler. On attendait. Jeannette, âgée de seize ans, eut peine à retrouver ses esprits devant cet homme qu'elle appelait d'ordinaire « monsieur ».

— Madame est en couches !

— Oh ! Un sursaut, puis un sourire.

Louis fixa Joseph dont les yeux brillaient. Les deux hommes s'étreignirent et esquissèrent une joyeuse farandole. Paul se contenta d'un regard bienveillant et gratifia le jeune père d'une tape à l'épaule :

— Va donc retrouver ta Marceline !

Paul regarda les deux amis s'éloigner, bras autour du cou. À hauteur du pont-levis, ils commencèrent à courir et Jeannette se fit distancer. Le maître de chai les vit disparaître dans la vieille bâtisse. Il souriait en se remémorant les moments du passé. L'annonce de cette naissance lui en rappelait deux autres : celle de Joseph, son unique enfant, puis celle de Louis, le fils de son meilleur ami. Le garçon était né trois jours après le sien.

Paul n'entendait plus les chants et les rires, car les vendangeurs, à l'annonce de cette nouvelle, intensifiaient leurs commentaires. Il ressentit alors un brin de tristesse en songeant à son Joseph qui aurait mérité lui aussi d'être père. Il y avait bien cette rumeur au sujet de l'institutrice du village...

Le maître de chai balaya cette pensée et fit mine d'élever la voix :

— Eh bien, vous autres, il n'y a pas que le raisin qui se presse !

Dans le salon d'apparat au parquet Versailles, Joseph s'arrêta net près du voltaire. Louis se précipita seul vers l'unique porte et fit irruption dans la chambre où il trouva la parturiente sur un lit. Ses yeux se figèrent.

— Marceline !

— Louis...

Sa figure d'un blanc de perle était tournée vers la croisée dont le point de mire offrait une vue remarquable sur les vignes où l'on vendangeait. Ses yeux limpides cernés de rouge fixaient Louis avec tendresse. Le désordre de ses cheveux blonds éparpillés sur le coussin de toile de Jouy laissait à penser que l'accouchement l'avait épuisée. Elle sourit à celui qui s'approchait. Il s'arrêta. Il n'avait pas rêvé. C'était bien les vagissements d'un nouveau-né qu'il venait d'entendre. Sa fougue se transforma en une prudence excessive lorsqu'il s'avança vers le petit être que finissait d'emmailloter une dame aux bras de bûcheron.

— Voilà une affaire rondement menée, plaisanta la sage-femme. Un beau bébé, en bonne santé !

— Comme j'en suis heureux ! souffla l'époux.

Le cœur de Louis battait. Il avait une descendance et cela changerait désormais sa perception du monde. Le bébé remuait ses poings gros comme des bouchons de Liège et l'accoucheuse, sans le quitter des yeux, le confia à un père qui l'accueillit bras ouverts.

— Félicitations !

— Merci.

Il tenait enfin son enfant. Il admira cette figure rose tendre, illuminée de deux prunelles cristallines. Des bruits de pas près de la porte attirèrent l'attention du jeune Louis.

— Suis-je enfin grand-père ? s'exclama un sexagénaire en entrant.

— Venez ! s'enthousiasma son fils, venez, venez tous !

Un homme solidement charpenté coupa la pièce d'un pas bancal. La main appuyée sur une canne, il se déplaça

avec l'assurance de celui qui ne craint rien. Paul et Joseph le suivaient. La seule présence du patriarche suffit à rendre l'instant plus solennel. Il était imposant. Son cou large, puissant comme un tronc, supportait un visage anguleux et, bien que la chaleur fût accablante, il était vêtu de sa sempiternelle redingote sombre et de son inséparable cravate lavallière. Il observa le nouveau-né et ressentit une bouffée d'orgueil.

— Merci, Louis, me voici enfin comblé du bonheur d'être grand-père.

S'aidant de sa canne, il fit volte-face et se pencha sur la jeune mère alitée. Il lui prit la main à la manière d'un gentil-homme.

— Merci à toi, Marceline, merci...

— Je suis heureuse de vous présenter votre petite-fille, mon cher beau-père.

— Une petite-fille ? Tiens donc ! Et comment s'appelle-t-elle ?

Un regard de connivence et les deux époux minaudèrent.

— Eh bien, hésita la jeune mère, nous avons décidé de l'appeler... « Pauline ».

— « Pauline » ?

— Oui, répondit Louis, nous voulions ainsi rendre hommage à votre sœur.

La surprise décontenance le solide gaillard au point qu'il balbutia :

— Cela me touche beaucoup, mon fils. « Pauline », je ne l'oublierai jamais... Mais je pensais que tu donnerais à ta fille le prénom de ta défunte mère.

— Nous avons beaucoup hésité, père. Il fallait faire un choix. Et le prénom de « Pauline » a eu la préférence de mon épouse... Mais je vous rassure, notre cadette portera le prénom de ma mère.

Le silence marqua un instant de pudeur. Paul et Joseph se tenaient toujours en retrait dans le coin de la pièce, près de la sage-femme qui finissait de ranger son nécessaire. Le

maître de chai fit un pas en avant et coupa court à ce moment d'austérité :

— Fêtons cette grande nouvelle ! Fêtons Pauline à la manière des vigneron !

— Tu as raison ! s'exclama Maxime, la bonne humeur retrouvée. Fêtons cela ! Vite, allons chercher une bouteille, la meilleure que...

Paul exhiba de suite celle qu'il tenait cachée dans son dos. Tout le monde poussa un grand « ah ! » Louis fut prié de faire sauter le bouchon. Joseph disposa des flûtes sur un guéridon en acajou. Le vin à bulles coula.

— Par pitié, implora Marceline qui agitait la main. Ouvrez cette fenêtre, on étouffe ici !

Joseph se hâta de faire tourner la poignée. Il écarta les deux battants dont la hauteur atteignait le plafond. La chambre étant au premier étage, on pouvait apercevoir les vendangeurs besogner en contrebas. Le frottement du chambranle attira l'attention. Maxime, maître des lieux et de la vigne, fit glisser ses doigts dans sa chevelure d'étain, puis s'éclaircit la voix. Il se pencha pour être vu de celles et ceux qui étaient prêts à l'écouter :

— Mes amis ! Entendez-moi ! Aujourd'hui, la famille Tessier de Marson compte une nouvelle vigneronne. Elle se prénomme Pauline !

Il fit signe à son fils de s'approcher. Louis, un brin intimidé, apparut gauchement. Maxime triomphait, tandis que Pauline agitait ses poings, indifférente à l'orgueil des adultes. Les vendangeurs applaudirent avec enthousiasme.

Le patriarche fit un pas en arrière et murmura à l'oreille de son maître de chai :

— Tu doubleras les appointements de la journée, pour tout le monde sans exception.

On s'éloigna de la fenêtre. Les vendangeurs courbèrent de nouveau le dos. Dans la chambre à coucher régnait une certaine légèreté. Sur le visage de Maxime Tessier se lisait

l'euphorie. Auréolé du titre de grand-père et fier d'une descendance qui porterait le prénom de sa sœur, il n'en fallait pas moins pour le rendre heureux. La sage-femme avait quitté les lieux, après que Louis l'avait remerciée généreusement de son aide. Marceline, bien qu'épuisée, apprécia de voir son mari et les siens animés de ce bonheur partagé. Elle fut la seule à entendre la voix d'une domestique dont la tête sortait par l'entrebâillement de la porte.

— Un peu de silence ! exigea Marceline. Entrez, Jeannette, venez.

La jeune servante au visage empourpré esquissa une révérence. Tout le monde l'observait.

— Que madame et messieurs m'excusent, mais il y a là un monsieur très important qui souhaite parler à monsieur.

— Quoi ? se crispa Maxime. Qui souhaite me voir ? Ce n'est pas le moment !

— Pardon, monsieur, rougit encore l'adolescente. Mais ce monsieur dit qu'il est général et qu'il doit absolument vous voir, tout de suite. Il insiste.

— Un général ? s'étonna Louis en confiant Pauline à Marceline. Où est-il ?

— Là...

Elle écarta un peu la porte, révélant ainsi la silhouette d'un homme dont l'embarras était manifeste.

— Bien, souffla Maxime, si cela ne peut pas attendre...

Ils laissèrent la mère et son enfant au repos, prenant soin de fermer la porte. Louis et Maxime restèrent dans le salon d'apparat qui jouxtait la chambre, tandis que Paul et Joseph gagnèrent le chai.

— Pardonnez mes manières, s'excusa d'emblée l'homme au visage grave. Mais ce que j'ai à vous dire est important.

— À qui avons-nous l'honneur ? s'enquit sèchement Maxime.

— Général de La Franche, commandant de la place de Saumur. Je ne suis pas là par gaieté de cœur.

— Je vois. Nous ne nous connaissons pas, me semble-t-il ?

— Effectivement.

Il avait pris soin de retirer son képi à bandeaux noir et rouge qu'il gardait coincé sous son bras. L'officier portait la petite tenue des généraux : tunique sombre à boutons d'or, épau-
lettes, broderies de collet et parements, ainsi qu'un sabre au
ceinturon. Il était jeune, svelte et altier. Les propriétaires des
lieux durent lever la tête pour lui parler.

— En quoi pouvons-nous vous être utiles ? le questionna
Maxime.

— Il y a deux jours, notre empereur a été fait prisonnier
à Sedan. Je dois immédiatement me rendre à la capitale
pour y prendre le commandement d'une garde mobile. La
guerre contre les Prussiens va très probablement se pour-
suivre à Paris.

— Et donc ? coupa Louis. Sommes-nous concernés par la
défaite d'un « Napoléon » qui a déclaré la guerre à plus fort
que lui ?

L'officier ne sourcilla pas :

— Vous n'y êtes pour rien, cher monsieur. Mais ce matin,
des cavaliers uhlands de l'armée prussienne ont été repérés à
deux heures de cheval d'ici : à Noyant, très exactement.

— Et que risquons-nous ?

— Je n'exclus pas le fait que, d'ici deux ou trois jours,
Saumur et votre village soient occupés par l'ennemi.

Louis réajusta ses binocles d'une main nerveuse.

— Est-ce donc le moment de nous quitter, général ?

— Ordre de l'état-major ! N'ayez crainte, le lieutenant-colonel de Valmont assure déjà la protection de la ville. Cent soixante-douze hommes de la Garde nationale sédentaire ont mission de défendre Saumur et son arrondissement.

L'officier venait de semer l'inquiétude dans l'esprit des marchands de vins. On l'écoutait avec sérieux. Il se voulut rassurant et détailla le dispositif qu'il avait mûrement réfléchi : une garde permanente de trente hommes guetterait l'approche de l'ennemi à La Ronde. En arrière, quatre barrières formées de peupliers obstrueraient la route. Sur la place du Roi-René à Saumur, une barricade en pavés protégerait le passage du pont Napoléon où des fourneaux de mines seraient installés. Les vieux canons de douze, ornant habituellement la cour de l'École de cavalerie, iraient au château et au quartier du Petit-Puy, avec mission de battre la route de Tours.

— Des tirs d'essais ont déjà été effectués, précisa-t-il. Nos soldats sont prêts.

Maxime se massa la nuque en respirant bruyamment. Il toussota et pressentit que son asthme allait se réveiller. Ce n'était pas le moment !

Il s'avança vers la fenêtre pour y contempler ses vigneronns à l'ouvrage, espérant y trouver un apaisement. Mais ce qu'il vit le fit bondir :

— Qu'est-ce donc ?

Louis s'approcha de son père.

— Parbleu !

Maxime toussa de plus en plus fort sans que son fils y prêtât attention.

Sur les chemins qui quadrillaient les vignes, un convoi militaire à l'arrêt présentait un alignement de charrettes encombrées de caisses que des soldats se pressaient de décharger.

Louis tourna la tête vers l'officier.

— Ne me dites pas que vous avez l'intention de mettre des armes ici ?

— Ce sont les ordres...

La toux incessante de Maxime finit par inquiéter Louis.

— Père... asseyez-vous.

Il l'aida à prendre place sur la cotonnade d'un voltaire, puis appela à pleins poumons :

— Jeannette ! Un verre d'eau, vite !

Il ouvrit la fenêtre, espérant une bouffée d'air.

— Je suis sincèrement désolé, s'excusa le général, tandis que les pas de la servante résonnaient dans l'escalier. Mais ces armes resteront cachées chez vous. Je sais que vous disposez de caves immenses, la place ne manquera pas. Il est primordial que ces fusils ne tombent pas entre les mains ennemies. Cela durera le temps nécessaire. Les Prussiens ne viendront sûrement jamais ici.

— Mais vous n'y pensez pas ! tempêta Louis. On risque de parler ! Et puis nos caves sont humides ! Pourquoi ne pas emporter vos armes à l'arsenal du château de Saumur ou au dépôt de l'École de cavalerie ?

— Des endroits que les Prussiens visiteront en premier. Il faut garder ces armes en lieu sûr. Les villageois eux-mêmes pourraient avoir besoin de se défendre.

Maxime avala quelques gorgées d'eau, puis annonça d'une voix sans vigueur :

— Les hommes ici sont courageux. Mais ce n'est pas à eux de faire la guerre.

Louis était redevenu calme. Ce qu'il venait de voir et d'entendre l'avait assommé. Il murmura comme s'il se parlait à lui-même :

— En étant ici, ces armes, au moins, ne tueront ni femme ni enfant.

Une porte s'ouvrit. C'était celle de la chambre de Marceline. Les trois hommes relevèrent les yeux sur la jeune mère qui apparut. La petite Jeannette lui prêtait le bras :

— Ma femme, que faites-vous ? se précipita Louis. Vous ne devez pas...

— Restez tranquille, Louis. Pensez plutôt à ces ouvrières et à ces paysannes qui reprennent le travail sitôt après avoir enfanté. Et puis votre voix est si forte qu'il m'est impossible de me reposer !

Il approcha vite un fauteuil et Marceline s'installa. La servante l'aida à mieux se caler.

— Merci, Jeannette.

L'épouse Tessier interrogea du regard l'officier qui crut bon de se présenter :

— Général de La Franche, madame. Je suis en peine de vous déranger : affaire militaire.

Elle l'excusa d'un geste et s'adressa à l'adolescente :

— Jeannette, préparez une tisane pour mon beau-père. Mélangez tussilage, plantain, réglisse et bouillon blanc. Ne faites pas bouillir !

— Bien, madame.

La servante avait pris soin de donner à madame une note d'attrait : chevelure nouée en chignon et robe plate.

— Pauline dort à poings fermés, sourit Marceline. Malgré la guerre qui gronde, ma fille a décidé de dormir en paix.

Elle prit une profonde inspiration et ajouta :

— Messieurs, j'ai tout entendu. Si l'instant est grave, les Prussiens ne nous ont pas encore tués. Monsieur le général,

partez. La capitale ne doit pas tomber entre les mains de l'ennemi.

L'officier, raide dans ses bottes de cavalier, observa cette femme dont l'énergie et la détermination le laissaient interdit. Ce qu'il remarqua surtout, c'étaient les longs doigts fins et gracieux, le cou effilé, un socle délicat pour une tête aux contours harmonieux. Il admira le visage de porcelaine qu'une bouche aux lèvres fines colorait d'un rose subtil. Mais ce dont il ne pouvait plus se détacher, c'était de cette paire d'yeux au bleu intense que la fatigue ne rendait pas moins beaux.

— Merci, madame.

Il s'était incliné et avait esquissé un geste de recul, comme pour s'en aller. Mais la voix de Louis le retint :

— Attendez !

Il fit un pas vif vers l'officier, espérant le défier du regard.

— Je n'aime ni l'empereur ni les militaires. J'ai toujours su que le fusil d'un soldat pouvait tirer sur des femmes et des enfants. Savez-vous pourquoi votre « Napoléon » a déclaré la guerre à la Prusse ? Pour détourner le peuple de l'envie de se révolter ! Mais vous verrez, monsieur le général, cette guerre va au contraire raffermir les volontés. Et malheureusement, les injustices trouveront leur écho dans le sang des plus faibles !

Un mot de politesse pour Marceline, un coup d'œil glacial à ceux qui le toisaient, puis l'officier sortit du salon d'un pas furieux. À la fenêtre, Louis le regarda se hisser sur sa monture. Le bras à la manche ornée de fil d'or s'éleva ; l'ordre était donné de quitter les lieux. Le cortège s'ébranla, les fers des sabots crépitèrent sur le chemin pierreux, puis la colonne disparut.

*

En fin d'après-midi, la couleur du ciel changea. Le bleu azur qui avait dominé toute la journée fit place à un gris de

plomb. L'air était étouffant et des éclairs de chaleur zébraient les lointains.

Louis, les mains derrière le dos, observait à travers la fenêtre de son cabinet de travail les rangées de vigne que ses braves gens venaient de désert. Il espérait que la pluie viendrait enfin. Dans cette petite pièce décorée à son goût, il se sentait à l'abri de tout. Ne s'entendaient que ses pas sur le parquet à chevrons et le tic-tac de la pendule en vernis Martin.

Son regard devint aussi triste que la couleur du temps. La guerre venait cogner à sa porte, le jour même où résonnaient les premiers cris de sa fille. Il alluma le quinquet dont le halo fit briller le marbre rose de la cheminée. La lumière du dedans confrontée à l'obscurité du dehors renvoyait aux carreaux le reflet de sa figure. Louis constata une fois de plus que ses traits étaient différents de ceux de son père. Le jeune homme avait le visage lisse, de petits yeux clairs derrière des lunettes qu'il gardait du matin au coucher. Mais ce qui le différençait surtout, c'était ce front large et bombé qui annonçait une calvitie imminente. Rien de semblable à un Maxime au regard perçant, à la barbe drue et dont la corpulence imposait la prudence à ceux qui voulaient le défier.

Louis aurait aimé être un peu plus grand, pour ne pas se sentir ridicule devant un « général » et montrer à sa Marceline qu'il n'était pas homme à se laisser impressionner...

Les sonneries retentirent, le cadran de la pendule indiquait sept heures. Louis jeta un coup d'œil sur son gousset, s'assurant que le cartel ne retardait pas. On l'attendait dans la salle à manger. Il n'avait pas faim.

Soudain, le ciel craqua, le grondement du tonnerre roula comme le lointain écho d'un coup de canon.

Louis soupira ; l'artillerie prussienne ne pilonnait pas encore le village.

La pluie s'invita en grosses gouttes, l'œnologue fut soulagé. Il s'approcha de son bureau, ouvrit le registre des conditions climatiques et y griffonna en toutes lettres : « six

septembre dix-huit cent soixante-dix, orage et pluie à sept heures du soir ».

Sur le mobilier de marqueterie se disputaient les encriers, quelques journaux, trois binocles, du papier à en-tête et un buste en bronze à l'effigie de Jean-Jacques Rousseau.

Les murs étaient tapissés de livres, à l'exception d'un petit recoin où les tranches de cuir d'un voltaire laissaient l'honneur à un cadre en feuilles d'or : « Prix de poésie attribué à Louis Tessier – juin 1852 ».

Il referma le registre.

— Oui, Jeannette, entrez !

Ce ne pouvait être qu'elle. Maxime ne frappait jamais et Marceline était au lit.

— Monsieur, on vous attend pour le dîner.

— Et madame ?

— Elle se repose. Je lui ai servi un bouillon.

— Bien, j'arrive.

*

La table de la salle à manger était conçue pour accueillir une bonne douzaine de convives. Aux rares moments où Louis et Maxime dînaient en tête-à-tête, ils se faisaient toujours face, l'un présidait à droite, l'autre à gauche.

— C'est une balle de pistolet qui a tué ma petite sœur.

Maxime, les coudes ancrés de part et d'autre de son assiette et les doigts entrecroisés sous le menton, mastiquait, l'air renfrogné.

— Tué par un salaud, vociféra-t-il en saisissant une fourchette.

— Le jeune comte de Marson ? lui demanda Louis.

— Son père était un homme bien. Il aimait beaucoup tes grands-parents. Mais le fils, lui... Tu comprends pourquoi je ne souhaite pas d'armes ici ? Dans mon château ! ajouta-t-il, se martelant la poitrine.

Louis, pressentant la colère du châtelain, changea de conversation :

— J'aimerais organiser une fête pour la naissance de Pauline. Avec les amis de la profession, les parents de Marceline et pourquoi pas nos gens... Qu'en dites-vous ?

— Et tu inviteras les Prussiens ? Oublie ! Je ne crois pas que ce soit le moment. Pense plutôt à nos affaires. Si notre armée est battue à Paris, cela va mettre un terme à ce réseau de revendeurs que nous voulions y développer.

Jeannette entra, une soupière entre les mains.

— Pas de bijane¹ ce soir ! s'emporta Maxime. Une salade d'endives !

Le ton péremptoire laissa toute gauche la petite servante qui disparut.

— Allons, père, temporisa le fils. Calmez-vous. Je suis aussi furieux que vous d'apprendre tout cela.

— Ce n'est pas ce qui me fâche le plus, lâcha le patriarche.

— Ah bon ? s'étonna Louis. De quoi s'agit-il ?

— De toi. Pour ne rien te cacher, je suis content que Marceline ne partage pas notre repas. Au moins, elle n'entendra pas ce que j'ai à te dire.

— Je vois, père. C'est à propos de la conversation que nous avons eue hier soir ?

— Oui.

Louis se tut, disposé à laisser parler son père.

— Ton idée de faire de la politique ne me plaît pas du tout.

— Pourtant, ce n'est...

— ... pas une bonne idée ! La guerre, notre commerce, tes opinions, toutes ces choses ne sont pas faites pour aller ensemble ! Et voilà que maintenant tu m'annonces vouloir devenir, euh... « journaliste » !

— Il n'y a rien de nouveau à cela. Depuis que je suis enfant, je...

1. Soupe froide à base de vin rouge.

— Oui, oui, je sais. Comme à l'époque où tu voulais devenir écrivain. Le vin ne te plaît plus ?

— Si, père, mais le monde dans lequel nous vivons m'écoeure. Et devenir journaliste me permettra de montrer à l'opinion publique que les inégalités gangrènent notre société, qu'il y a trop de misère, d'exploitation, de, de...

— Tu veux la révolution ? C'est ça ?

— Pacifique, oui.

— Et si ce n'est pas le cas ? Que feras-tu ? Tu iras prendre les fusils cachés dans nos caves ?

Son rire retentit, raillant un fils dont la colère montait.

— Non, père, soupira-t-il.

Jeannette réapparut, encombrée d'un saladier qu'elle abandonna près du patriarche, et s'éclipsa.

— Ta femme le sait ? interrogea Maxime.

— Elle a toujours su que le vin était un plaisir et l'écriture une passion. Elle ne sera pas surprise.

Maxime envoya quelques cuillerées d'endives dans son assiette et du plat de la main poussa le saladier vers son fils.

— Les vendanges viennent de débiter, dit-il, et toi tu veux t'en aller. Quand je pense que je t'ai moi-même appris à lire et à écrire...

— Et je vous en serai éternellement reconnaissant.

— En abandonnant ton travail, tu me mets dans un très grand embarras. Je suis vieux, tu sais ? Et je ne suis pas en bonne santé !

Comme pour illustrer son propos, il toussa, força la quinte et se désaltéra avec un peu de vin.

— Paul et Joseph sont plus doués que moi, argumenta Louis.

Maxime hurla :

— Pas quand il s'agit d'inventer de nouvelles cuvées !

Le coup de poing sur la table fit basculer le verre. Le liquide empourpra la serviette en dentelle d'Alençon. Louis se servit

une cuillerée d'endives. Rompu aux humeurs d'un père qu'il savait coléreux, il ne quitta pas des yeux son assiette.

— Depuis la mort de maman, vous n'avez de cesse d'être inquiet.

Le jeune homme continua, la voix posée :

— Ce n'est pas votre mort qui vous effraye, mais celle de ceux que vous aimez. Après la disparition de ma tante Pauline, de vos parents, puis de ma mère, vous vivez avec cette obsession de me voir mourir. Si vous pensez que votre seule famille se limite à moi, vous vous trompez. Marceline vous aime, plus encore que son propre père, et désormais la famille Tessier compte une nouvelle héritière...

Louis releva les yeux sur ceux d'un homme dont il perçut l'émotion. Maxime avala ses endives sans un mot de plus.